

Tout commença par une folie.

Jacques céda à la tentation. La vue de la belle Mercedes gris clair installée sur le parking de présentation du concessionnaire automobile, qu'il dépassait tous les matins et tous les soirs à bord de sa vieille Peugeot lors de son voyage quotidien au bureau et à la maison, avait eu raison de son caractère habituellement fort raisonnable et il s'était abandonné, un mardi soir, dans son désir et avait franchi le portail lumineux de son pays des merveilles.

Tout de suite, en coupant le moteur sur le parking client et en voyant s'approcher tranquillement un petit monsieur débonnaire, pour sûr le responsable de la concession, Jacques s'était senti comme soulagé, apaisé, libéré d'un certain poids -probablement celui de sa conscience de petit épargnant effrayé par les collections de zéros derrière les chiffres.

Monsieur Duval, « mais appelez moi Gérard », le gérant en costume jaune de cobalt impeccable et cravate bleue horizon, lui présenta succinctement les divers bijoux de son humble installation, tout en analysant si ce nouveau personnage était à classer dans la case « client » ou « perte de temps ». Jacques écoutait fort distraitemment la liste de noms et de modèles, zieutant presque malgré lui sa presque déjà future voiture, qui trônait fièrement au milieu des autres véhicules. Gérard Duval s'en rendit compte assez rapidement (pensez-vous, l'expérience !) et, en gazouillant légèrement, aérien quasiment -l'affaire semblant déjà comme conclue- dirigea Jacques auprès de l'objet en question en entamant sa routine de vente bien rodée.

Jacques sentait son cœur battre contre sa poitrine tandis que le vendeur lui vantait les prouesses du modèle. N'y connaissant, somme toute, rien du tout, ce premier écoutait béatement les nombres et les termes techniques défilier devant lui en acquiesçant par des « hum hum » blasés et en hochant la tête d'un air entendu pour ne pas, dans un sursaut de fierté typique des ignorants de la mécanique, avouer trop vite sa défaite complète face au bras de fer commercial engagé dès que Monsieur Duval l'avait identifié en tant que client.

Celui-ci lui proposa bien vite, dans un geste sublime et hautement symbolique, de s'asseoir dedans pour voir s'il y était confortable, et si tout était parfait.

Jacques ne se fit pas prier.

Installé, et dans un subtil état de grâce produit par le volant en cuir « nappa » perforé particulièrement agréable au toucher, il su qu'il repartirait d'ici les mains agrippées à ce dernier. Monsieur Duval fut lui aussi satisfait : il faisait une bonne vente.

Dans le bureau de Gérard, Jacques se sentait comme absent : tout dans sa tête était déjà accompli et son corps réagissait presque mécaniquement aux injonctions du vendeur, aux corpus d'informations réglementaires, d'assurances premium et d'options « high tech » qui font « homme moderne ». Cependant, quand le prix fût annoncé, presque naturellement par Duval qui était très confiant dans la façon dont il lâchait du bout de ses lèvres les prix exorbitants qu'il demandait pour ses voitures -une façon très détachée, comme allant de soi, une évidence de la nature et de l'univers- Jacques tressaillit. En un instant, son état de grâce, qui ne l'avait jamais vraiment quitté depuis qu'il s'était installé au volant de la Mercedes, disparu brutalement, et les battements d'émotion de son cœur firent place à la cavalcade d'une peur pure qui lui traversa le corps. Une désagréable boule pâteuse noua son ventre et il eut soudainement très chaud, la tête

En pleins phares

lui tournant subitement, rouge de gêne. En effet, la somme annoncée dépassait de beaucoup et le prix qu'il avait lu sur le petit écriteau du pare-brise et le prix qu'il s'était imaginé avec les options « indispensables ».

Duval, expert en contre-attaques éclair après l'annonce du prix ne perdit pas une seconde et le bombarde de mille motifs qu'il connaissait sur le bout des doigts. Jacques écoutait avec espoir ces arguments et son esprit troublé, ayant besoin de réassurance, se laissait avidement charmer par le discours. Le vendeur, avec un certain talent, brandit son estocade finale en offrant « en honnête homme » l'option du volant en cuir qui avait semblé si agréable à son client. Il ne pouvait effectivement pas « refuser à Jacques, pour une vulgaire question d'argent, la gloire de conduire un véhicule si beau, si exceptionnel ! Il s'expliquerait avec sa femme qui ne manquerait évidemment pas de le disputer sur ce manque à gagner en disant qu'il avait rendu un homme heureux et qu'il en était (nous en doutons pas) assez fier ! Oui ! ».

Jacques fut vaincu. Il signa les papiers et sortit son chéquier.

Après avoir obtenu, selon sa connaissance, un bon prix de reprise pour sa vieille Peugeot -qui n'était pas si vieille que ça- il remercia chaleureusement son nouvel ami Gérard Duval et, avec sa nouvelle Mercedes -à laquelle ses plaques d'immatriculation avaient déjà été vissées sans qu'il s'en soit rendu compte- en paix avec lui même, franchit, dans un vrombissement du puissant moteur, les portes du rêve éveillé qu'il venait de s'offrir et s'engagea sur le chemin du retour, ivre de satisfaction.

Il s'agissait maintenant de convaincre sa femme.

Il roulait à toute allure sur la route maintenant presque vide. Perdu dans ses pensées, il conduisait automatiquement, bercé par le bruit du pot d'échappement, hypnotisé par les bandes blanches qui venaient se faire avaler par la machine nerveuse. Il établissait surtout dans son esprit les arguments qu'il allait employer avec sa femme pour la charmer quand elle ne manquerait pas de tomber des nues suite à cet achat tout à fait soudain et fort coûteux pour le ménage. Sans vraiment le réaliser, il récupérait l'argumentaire "clé en mains" du vendeur et s'imaginait déjà la scène : lui, détaché, naturel, comme si de rien n'était, exposant à sa femme les monceaux d'avantages que représentait cette acquisition, amenuisant subrepticement la grande balafre sur le budget du couple qu'elle représentait et tranquillement lui proposerait de tester elle-même la voiture (du côté passager) pour se rendre compte à quel point on était mieux que dans l'ancienne et étroite pauvre Peugeot.

À vrai dire, il s'était bien convaincu qu'il ne rencontrerait absolument aucun souci du côté de sa femme, que la bonne humeur qui l'accompagnait saurait bien se transmettre à cette dernière et, qu'après tout, l'argent, c'était fait pour être dépensé !

C'est avec l'esprit à peu près vide qu'il rentra dans sa ville. Il passa devant des maisons dont les salons étaient lumineux. Il s'amusa à imaginer le regard de ces inconnus. L'avaient-ils vu de leurs fenêtres ? Allaient-ils apprendre que c'était lui, Jacques Darzac, chargé d'indemnisation en assurance, au volant de cette voiture dernier cri ? Il vivait à l'avance ces soirées entre amis où il serait assailli de questions sur son nouveau véhicule, de regards envieux que l'on essaye de camoufler et souriait, malgré lui, seul au volant. Il n'avait encore jamais vu aucun de ses voisins conduire un tel engin. Serait-il le premier, ou, encore mieux, l'unique ? Ce symbole de richesse ferait forcément des jaloux...

Sournoisement, une autre interrogation vint le cueillir alors qu'il arrivait dans son quartier pavillonnaire : et si on se moquait de lui ? Il réalisa qu'il savait pertinemment ce qu'on disait généralement sur ceux qui possédaient une grosse voiture. Il ne souhaitait pas tellement être rangé parmi ceux-là. À vrai dire, Jacques faisait partie de la grande majorité des êtres sociaux qui ne supportent pas le regard des autres dès que celui-

En pleins phares

ci est un tant soit peu négatif. Il avait été éduqué dans un cadre d'apparences et tenait à sa réputation de classe moyenne supérieure impeccable. Car Jacques Darzac était avant tout le résultat d'innombrables générations de petits notaires de province, garrotés par l'estime des autres. En vérité, il jouait gros avec cette « petite folie ». Qu'allait-on dire de lui dans son dos ?

Et pendant ce temps, sa petite voix intérieure cahotait tant bien que mal dans l'irrépressible vague du tourbillon de mots qui se bousculaient en lui. Avec de grands battements de coeur retombants aussitôt qu'ils étaient apparus, sa raison invoqua brusquement des images sordides de gâchis, de précipitation et de fourvoiement. N'était-il pas allé trop vite ? N'avait-il pas assez négocié le prix ? La Peugeot était-elle si étroite que ça ? Avait-il vraiment besoin d'une Mercedes ? Les questions se succédaient et s'entrechoquaient dans sa tête. Il faut dire que l'adrénaline de l'achat était tout à fait redescendue au fur et à mesure qu'il approchait de son petit pavillon de banlieue. Son combat intérieur faisait, quant à lui, rage.

Il arriva devant chez lui. Il s'arrêta un peu avant le portail qui rouillait et qu'il faudrait bientôt refaire. Une longue sueur froide s'empara de lui alors qu'il mit la voiture à l'arrêt sans pourtant couper le moteur. Tétanisé par l'indécision, il ne bougeait pas, les yeux au loin, comme un soldat qui revient de la guerre et qui ne sait plus comment regarder les choses en paix. Alors, après un temps qui lui sembla interminable -une dizaine de minutes- il constata amèrement le résultat de la bataille qui venait de se jouer en son fort intérieur : il regrettait sa décision.

C'était un fait indéniable, indémontable, indéboulonnable : il avait fait -et il le dit tout haut à lui même au volant comme pour avouer son acte- une connerie.

Immédiatement après cette réalisation, la recherche de solutions l'assaillit mais, avant qu'il se laisse emporter à nouveau par son tourbillon, il se rappela quand-même qu'il était en face de chez lui, que cela faisait maintenant bientôt deux heures et demie qu'il était sensé être rentré à la maison et que sa femme, il la connaissait quand-même bien, avait déjà très probablement appelé dans l'ordre son bureau, la police, les pompiers, la gendarmerie et le ministère des armées.

Il savait fermement qu'il ne pouvait pas trouver en lui la force nécessaire pour franchir le pas de sa porte avec, dans la cour, le vil objet de sa honte et affronter l'ire justifiée de sa chère épouse. Il ne se sentait plus capable du tout de chanter à celle-ci les louanges de la Mercedes et trouvait encore plus insurmontable la honte infinie d'avouer à sa propre femme sa médiocrité, sa crédulité et finalement, sa défaite. L'humiliation était totale. Aucune des deux options ne lui paraissant tolérable, il se trouva complètement désemparé. quand, du fond de sa déroute, il trouva une troisième voie qui lui apparue comme l'unique résolution tolérable : il allait tout de suite retourner chez le concessionnaire et annuler la vente.

Après tout, rien n'était définitif, il pouvait tout à fait changer d'avis et déchirer son chèque, récupérer sa bonne vieille Peugeot et oublier tout à fait ce fiévreux cauchemar. Oui, il en était déjà convaincu, c'était maintenant la seule chose à faire et rien n'allait barrer son chemin. Avec un peu célérité, tout cela ne serait l'affaire que de vingt minutes, tout au plus, se dit-il. Il repassa la première vitesse et fit un demi-tour rugueux un peu plus loin dans sa rue. En un éclair il se concentra sur son nouvel objectif et fonça à toute allure vers sa destination, aidé par son ancien nouveau moteur, dans l'exaltation apnéique de sa nouvelle quête.

La nuit était presque entièrement tombée sur la banlieue. Les quartiers défilaient au rythme des feux rouges et verts, la route n'étant presque qu'à lui vu que les autres usagers rentraient tous chez eux, dans l'autre sens. Les lampadaires venaient de s'allumer et il se demanda si le concessionnaire n'allait pas bientôt fermer, ou si,

En pleins phares

pire encore, était déjà fermé. Qu'allait-il alors pouvoir faire ? Il se persuada qu'un vendeur de voiture finissait logiquement tard pour attirer tous ceux qui rentraient chez eux.

Les rues et la route départementale s'enchaînaient devant lui, aussi vite que les idées à moitié conçues et aussitôt rejetées, toutes plus farfelues les unes que les autres. Appeler le vendeur, le convaincre de rester ouvert pour l'attendre ; s'il n'était plus là ? Faire demi-tour et rentrer finalement chez lui ? Ou bien forcer le portail pour récupérer sa voiture et son chèque et laisser l'autre, avec un message à l'intérieur ? Inventer une histoire pour justifier son acte ? Et si sa Peugeot n'était déjà plus là ? Trouver, dans les papiers du bureau, l'adresse du vendeur, aller le trouver chez lui et prétexter d'avoir oublié quelque chose de très important dans la Peugeot. S'il ne trouvait pas l'adresse ? Dormir dans le bureau et attendre ! Il passait constamment du risible à la ténacité. Il se sentait d'une bêtise, d'une irresponsabilité infinie et aurait voulu se trouver en face de lui-même pour s'envoyer quelques claques bien méritées. Une part de lui regrettait même un peu de ne s'être pas confronté aux remontrances de sa femme qui ne pouvaient pas être bien pires que cette frénésie qu'il endurait depuis maintenant trois heures.

Sa femme ! Il réalisa subitement qu'il fallait tout de même prévenir sa femme qui devait selon toute attente être en train d'organiser une battue pour partir à sa recherche. Il chercha fébrilement dans sa mémoire un lieu sur la route où il pourrait trouver un téléphone. Tandis qu'il réfléchissait vivement aux sorties le long de son parcours, il ne s'aperçut pas qu'il se déportait de plus en plus sur la ligne blanche qui le séparait des voitures arrivant dans l'autre sens.

Tout se passa très vite.

La voiture qui arrivait de l'autre sens n'eut pas le temps de braquer à la sortie du virage pour éviter Jacques qui lui, n'eut pas le temps de réaliser qu'il était presque complètement du mauvais côté de la route. En une fraction de secondes, ce fut l'accident. Les voitures se percutèrent dans un énorme fracas de tôle froissée, de vitres brisées et de pneus éclatés. Par un coup de chance inouï, l'angle avec lequel la Mercedes était venue s'encaster dans l'autre véhicule et le fait que Jacques n'avait pas remis sa ceinture de sécurité après être presque rentré chez lui auparavant, propulsa celui-ci en dehors de l'habitacle par l'ouverture du pare-brise et il évita d'un poil le métal de la voiture qu'il avait percuté. Il se trouva projeté dans un petit étang inopiné sur le bas côté qui joua beaucoup dans l'amortissement de son vol plané.

L'eau glacée et le choc de l'accident furent comme une décharge électrique dans son corps et il se trouva en un instant maître de ses sens à patauger dans l'eau boueuse et retrouva son orientation à coup de grande gorgées marécageuses. Il s'extirpa du marais et rampa dans l'herbe vers la route qu'il venait de quitter précipitamment. Il s'avisa du drame : les deux voitures se trouvaient pratiquement l'une dans l'autre. Le côté droit de la Mercedes était encastré dans le côté gauche de l'autre jusqu'au niveau des sièges avant, et vice versa. Et quel choc ! Des débris, projetés partout où l'oeil se posait, une odeur de métal et de pneu brûlé. La première chose à laquelle Jacques pensa c'est qu'il était absolument impossible qu'il s'en soit sorti à peu près indemne si ce n'est pour des grosses douleurs dans les épaules et le dos, des coupures sur le cuir chevelu et les genoux bien écorchés.

Après s'être examiné rapidement, il réalisa qu'il devait évidemment s'occuper du conducteur qui avait eu le malheur de croiser sa route. Il se précipita prudemment du côté conducteur très accidenté de la voiture percutée. Malgré l'obscurité de la nuit, il distingua une forme humaine au volant et, se rapprochant, réussit à décoincer avec douleur la portière abîmée et pliée qui tomba du véhicule d'elle-même. Il y avait du sang un peu partout, il le sentait dans ses narines et sur ses doigts alors qu'il détachait la ceinture de l'homme

En pleins phares

ensanglanté et évanoui et l'extirpait de la voiture avec grande difficulté. Ce n'est qu'une fois que l'homme en costume jaune cobalt se trouva étalé devant lui sur le bitume noir de la route qu'il réalisa subitement qu'il s'agissait de Gérard Duval.

Méduisé par cette circonstance, son sang revint peu à peu dans ses veines et il s'agenouilla malgré ses genoux écorchés auprès de Gérard afin de savoir s'il était encore de ce monde ou bien au paradis des vendeurs de voiture. La main devant ses narines le rassura grandement car il crut y déceler une faible respiration. Un poids s'envola de ses épaules et il s'assit à côté, soulagé. Il s'agissait maintenant de prévenir les secours. Il reconnut que cette portion de la route se situait juste avant le concessionnaire, et que Duval venait probablement de boucler sa journée et rentrait chez lui. Jacques jugea qu'il n'avait qu'à finir le trajet à pied et appeler de là bas.

Duval avait forcément sur lui les clés du portail et du bureau. Il se pencha sur ce dernier et le fouilla.

En même temps qu'un trousseau de clés, il tomba sur un petit porte documents de la taille d'un grand chéquier. Avant même qu'il le réalise, une pensée vint le subjuguier avant toutes celles qu'il aurait pu avoir dans un moment pareil. Et si, par hasard, ce maudit chèque qu'il regrettait amèrement se trouvait dedans ? Ce serait trop commode ! Il pourrait alors le déchirer immédiatement et l'étape la plus importante de la réparation de son erreur, à savoir la sauvegarde de ses économies, serait accomplie. Affairé sur Duval et toujours sous le choc du désastre, il ne pensait pas plus loin que ça.

Il ouvrit le contenant, et quel fortune ! Le bout de papier honnis se trouvait bien dans le porte document qu'il délogea de la veste jaune ! Il n'aurait qu'à le déchirer, finir le trajet à pieds et récupérer sa chère Peugeot là où il n'aurait jamais dû la laisser, détruire les papiers de la vente dans le bureau et appeler du concessionnaire pour prévenir les secours. Après tout, ce drame n'était maintenant qu'une question d'assurance, sa spécialité, en quelques tours de passe-passe tout rentrerait dans l'ordre, il n'y avait pas mort d'homme, Gérard étant encore vivant et... Et alors il reconnaîtrait la Mercedes et finirait bien par se rappeler de son nom à lui, et de la plaque d'immatriculation et de la Peugeot manquante ! Son assurance, même en faisant jouer quelques faveurs, n'accepterait jamais de payer quoi que ce soit, il était bien placé pour le savoir. Des images s'imposèrent abruptement devant lui : police, procès, prison, divorce, ruine ! Il admit que sa vie, comme celle de Duval, ne tenait plus qu'à un fil et tout pouvait basculer en un instant, si ce n'était pas déjà le cas.

« Merde ! » cria-t-il tout haut dans l'obscurité. Aussi, même si cette route était très peu fréquentée la nuit, quelqu'un finirait bien par arriver inéluctablement ! Et, de plus, la police était déjà assurément à sa recherche car il connaissait trop bien sa femme pour espérer qu'elle ne l'ait pas déjà prévenue et même harcelée pour se lancer à sa poursuite. Il resta quelques instants perplexe. Sa raison torturée ne savait pas quelle échappatoire prendre, quelle issue apporter à toutes ces angoissantes embûches qu'elle ne voulait pas affronter. Il regarda le pauvre Gérard couvert de sang et tout imperceptiblement, une idée germa chez lui, une idée qui pouvait bien le sortir presque indemne de ce mauvais pas.

Et s'il s'était trompé ? Et si Duval était bien mort ? Son cerveau s'engouffra à toute vitesse dans cette porte de sortie et il déroula pour Jacques l'argumentaire tout frais : il n'était, après tout, pas médecin et s'était probablement trompé auparavant quand il avait cru sentir de l'air sortant de ses narines. Oui, il savait pertinemment qu'il ignorait tout des premiers secours et qu'il était bien incapable de constater l'état d'une personne et encore moins la secourir. Si Duval était bien mort, cela réglait tout ! Toute cette histoire s'envolerait en un instant. Il rentrerait chez lui, certes dans un état déplorable, mais qu'il pouvait aisément expliquer à sa femme, à laquelle il prétexterait une agression au bureau d'un malade quelconque (cela arrivait de temps en temps) et il entendrait aux informations le lendemain un tragique fait divers sur la mort d'un

En pleins phares

vendeur de voitures. Il se précipita de nouveau sur le corps étendu à côté de lui et fit de nouveau la manœuvre. Il resta une bonne minute prostré sur le corps et cette fois-ci, ne sentit rien -ou ne voulut rien sentir.

Selon lui, Duval était mort.

Un lourd malaise s'abattit sur Jacques et, chancelant, les membres tremblants, il se releva tant bien que mal. Il comprit qu'il avait tué quelqu'un. Son esprit chamboulé, hagard, malade d'avoir vécu autant d'émotions en une soirée, réfléchit à toute vitesse et échafauda une procédure. Il se reprit et se rattacha à l'espoir de tout raccommoder pour lui. Récupérer ses plaques, bien sûr -il n'était pas si bête !- mettre le feu à la Mercedes pour y effacer ses traces d'ADN (il avait vu faire ça à la télévision) avant de courir à la concession pour détruire les documents et récupérer sa voiture et enfin prévenir les secours. Oui, c'était le meilleur plan pour remettre sa personne dans le bon chemin, le doux chemin d'il y a à peine quelques heures, celui d'un honnête contribuable rentrant chez lui un mardi soir, oui, définitivement tout allait bien se finir, se persuada-t-il.

Et Duval ? Une douleur s'empara de lui, cette douleur sensible qui vous prend aux tripes et qu'on appelle l'empathie. Il était, malgré lui pensait-il, un assassin. Il ne pouvait pas laisser le corps comme cela. Mais, se raisonna-t-il, le mal était déjà fait, puisque Duval était sûrement mort, couvert de sang et cassé de partout. Qu'il le veuille ou non, Jacques avait déjà sa mort sur la conscience... Puis, par un cheminement mental singulier, l'empathie fit place à la colère. Quand-même, en y réfléchissant, c'était le vendeur qui était à l'origine de tout cela, qui s'était quasiment jeté sur lui à peine garé sur le parking, alors qu'il ne venait que flâner par curiosité. C'est lui qui l'avait embobiné et fait tourner la tête et presque contraint à signer ce chèque manu militari. Si tout cela était arrivé, c'était de sa faute à lui ! Ce n'est qu'en arrivant en face de chez lui que Jacques avait réalisé qu'il s'était fait « arnaqué » et avait prestement fait demi-tour ! Cet odieux Gérard Duval ne pouvait donc que s'en prendre à lui même s'il était mort !

Tout en se persuadant d'être victime de l'appétit monétaire de ces rapaces qui ne cherchent qu'à profiter les gens comme lui, Jacques menait son plan de sauvetage à bien. Les plaques tordues furent arrachées à l'épave fumante et le pauvre Duval quand-même trainé sur le bas côté. Affairé comme il était à allumer avec son briquet le bout de chiffon qu'il avait introduit dans l'orifice du réservoir d'essence de la Mercedes brisée tout en se rassérénant lui-même à voix haute, Jacques ne réalisa pas qu'une voiture venant de la ville arrivait dans son dos. Ce n'est qu'en voyant se refléter sur la tôle froissée les gyrophares rouges et bleus que la voiture de police venait d'allumer qu'il se retourna brusquement.

Stupéfait, en pleins phares, les habits ensanglantés, l'air d'un fou furieux en lambeaux, le briquet à la main -le chiffon à peine enflammé était en train de glisser dans le réservoir- l'ébahissement de Jacques fit place à l'horreur la plus totale quand, ouvrant la portière du siège passager de la voiture de police et poussant un cri d'horreur encore plus absolue, sa femme descendit de la voiture.